

Gauchère de naissance

Louise Cotnoir

Numéro 138, été 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62356ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cotnoir, L. (2010). Gauchère de naissance. *Lettres québécoises*, (138), 5–5.

Gauchère de naissance

Est-il si évident que cette histoire
soit la mienne¹ ?

J'ai toujours détesté être photographiée. Alors, écrire un autoportrait... D'abord, m'asseoir à la table de cuisine: objet domestique, utilitaire. Puis m'éloigner de ma « chambre à moi », des bibliothèques qui recouvrent presque entièrement les murs de la maison. M'obliger à oublier les mots des autres. Car il arrive souvent que dans leurs paroles se glissent de mes propres pensées, ce qui parfois me fait craindre de ne pas me tenir au plus près de la mienne. Mais je sais fort bien que « l'une ne bouge pas sans l'autre² ». Enfin, prendre mon temps, me laisser travailler par des figures, des scènes qui sentent l'humidité de la cuisine première, les lundis de lavage, ou l'odeur prégnante des bouillis de novembre. Je cherche ce qui reste vivant en moi, comme un murmure de mémoires accumulées. De l'ombre à la lumière, des images de ce « moi » reviennent pour mieux s'inscrire en « elle ».

Un père illettré. Elle étudiera le latin au couvent avec les autres « premières filles d'ouvriers » à accéder au cours classique, fera un baccalauréat, moitié en linguistique, moitié en lettres, puis elle fera une maîtrise en Sciences médiévales pour apprendre l'ancien français; elle gardera une fascination constante pour l'origine des mots, perdra souvent la tête devant les atlas, les encyclopédies, les dictionnaires... passionnée par les mots. Elle sera toujours consciente qu'ils servent à faire exister les choses et surtout les personnes.

Un frère aîné. Il volait les livres. Alors qu'elle était adolescente, il lui a ouvert les univers américains et français, et surtout certains livres mis à l'Index qu'elle lira à la chapelle sous la couverture en cuir de son livre de prières... L'aîné rêvait d'être écrivain. Il passera toute sa vie à noyer son rêve dans l'alcool. Elle aura longtemps le sentiment de lui avoir volé son destin. Elle aura « un petit frère » comme Duras. Et huit ans après sa naissance, une petite sœur, comme Simone de Beauvoir. Au confluent de la rivière Richelieu et du fleuve Saint-Laurent, elle vivra une enfance heureuse de « garçon manqué ». L'eau lui servira pour toujours d'engramme.

Treize ans: une révélation douloureuse et une prise de conscience radicale liées aux premières menstruations. Ces « premières règles », associées dès lors à toutes les autres, seront imposées à son être-femme, à sa différence. Pour empêcher ce sabotage d'elle-même, elle découvrira des lectures salvatrices venues des écrivaines de France et des États-Unis. S'ajouteront plus tard les propos des Québécoises. Toutes ces « paroles de femmes » pour la dire et permettre ainsi sa venue à l'écriture: « elle a peur bien sûr mais elle aime prendre des risques. Celui-là est son plus grand³. »

Trente ans déjà en écriture à se collettailler avec les mots, la langue, à tenter de renommer le réel, pour en donner une vision au féminin. Travail de survie, certes. Travail éthique également parce que son histoire ressemble à celles de tant d'autres « voleuses de langue⁴ ». Engagée dans son époque, et engagée envers la parole des femmes au sein de quelques collectifs: *La Nouvelle Barre du Jour*,

*Botanique, ornithologie,
cinéma, danse contemporaine,
théâtre et flâneries dans les musées,
tout me sollicite.*



LOUISE COTNOIR

Arcade, Tessera. Ce présent texte lui donne l'impression de revenir sur ses pas, d'entendre quelqu'un d'autre parler d'« elle ».

Alors, « elle » dit: j'écris au crayon à mine, pour pouvoir effacer, jamais certaine de ce que j'avance. J'utilise des feuilles quadrillées pour encadrer les idées, pour qu'elles ne s'éparpillent pas. Je me méfie des mots, de leur duplicité. Gauchère de naissance, j'écris de travers. Surtout de la poésie, pour le rythme, la « musique des mots ». La musique accompagne l'écriture de tous mes livres et se retrouve aussi en eux. J'aurais aimé savoir jouer d'un instrument, j'aurais voulu être chanteuse... La poésie parce qu'elle m'engage à explorer des géographies intérieures qui me lient à celles des autres humains. Elle me permet de penser « mot à mot », me procure une sensation étrange de moi et, à la fois, m'oblige à prendre conscience de la précarité de l'humain. C'est une sorte de méditation.

Botanique, ornithologie, cinéma, danse contemporaine, théâtre et flâneries dans les musées, tout me sollicite. Voyager m'enthousiasme, et mon rêve serait de vivre, durant six mois, dans chacune des capitales du monde. Ce sont d'ailleurs les voyages qui m'ont conduite à l'écriture de nouvelles. Il y a une sorte d'adhérence entre mes personnages en état de déstabilisation et l'état dans lequel je jette parfois l'écriture. Ces histoires « me » traduisent. Car tous les jours, je me raconte ma vie. Au présent du verbe, dans l'éphémère vivant. ■

1. Danielle Fournier, *effleurés de lumière*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Écritures », 2009, p. 75.
2. Luce Irigaray, *et l'une ne bouge pas sans l'autre*, Paris, Minuit, 1979.
3. Louise Cotnoir, *L'audace des mains*, Montréal, Remue-ménage, 1987, p. 93.
4. Claudine Herrmann, *Les voleuses de langue*, Paris, Des femmes, 1976.